

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Un autre route qui va à Altamont

*Un bavard se tait... pour écrire* d'Henri Bergeron,  
Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1989, 200 p.

Adrien Thério

Number 56, Winter 1989–1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39168ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1989). Review of [Un autre route qui va à Altamont / *Un bavard se tait... pour écrire* d'Henri Bergeron, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1989, 200 p.] *Lettres québécoises*, (56), 54–54.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# UNE AUTRE ROUTE QUI VA À ALTAMONT

**Un bavard se tait... pour écrire** d'Henri Bergeron, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1989, 200 p.

Ce sont des souvenirs d'enfance et d'adolescence que présente ici Henri Bergeron, animateur bien connu de Radio-Canada. Ce que les lecteurs ou certains lecteurs ne savent peut-être pas, c'est qu'Henri Bergeron n'est pas Québécois de naissance mais bien Manitobain. En fait, il a été élevé sur et autour de la montagne Pembina dont parle Gabrielle Roy dans deux ou trois de ses livres.

Pourquoi l'auteur a-t-il commencé son récit par une scène où il nous fait découvrir la tante Berthe qui vouvoie son chat et tutoie le curé? Je me posais la question mais j'ai bien vite trouvé la réponse en relisant ce premier chapitre. C'est que, à Lourdes ou à Saint-Édouard, ou à Saint-Lupicin, au sud de Saint-Boniface, on parlait plusieurs sortes de français. Tante Berthe était flamande et se débrouillait comme elle pouvait. Les oncles et tantes du côté paternel parlaient le français québécois alors que les oncles et tantes du côté maternel parlaient le français de Bretagne ou de Normandie. Mais tout le monde se comprenait à merveille. Qu'est-ce qui avait amené toutes ces familles françaises à venir s'établir au Manitoba plutôt qu'au Québec? On n'en finirait pas de trouver de bonnes et de mauvaises raisons.

Mais l'auteur a tôt fait de nous faire oublier les pourquoi en se présentant au sortir du ventre de sa mère. Et on passe, de ces premiers vagissements, aux premiers souvenirs. Puis, c'est l'école, la petite école, comme on la connaissait bien au Québec, dans les années quarante et cinquante.

Henri Bergeron a bonne mémoire. À le suivre, on dirait qu'il se rappelle tout ce qui s'est passé autour de lui, à partir de l'âge de trois ou quatre ans. En fait, je ne sais pas si l'auteur s'en rend compte, c'est un coin de l'arrière-pays du Québec, égaré dans le sud du Manitoba, qu'il



ressuscite pour notre plaisir dans ces souvenirs d'enfance. Je dis cela pour la simple raison que si un Québécois comme moi se mettait à raconter ses souvenirs du Chemin Taché de Saint-Cyprien, situé à une trentaine de milles de Rivière-du-Loup, ils ressembleraient étrangement à ceux du Manitobain. Les personnages seraient à peu près les mêmes : le curé, le père, la mère, les oncles et tantes et, surtout, le rituel, les us et coutumes; tout se ressemble et se confond. Évidemment, il n'y avait qu'une sorte de français au Chemin Taché. Pour le reste, il s'agit des mêmes préoccupations de cultivateurs qui tâchent de s'en sortir en n'oubliant jamais l'essentiel, c'est-à-dire les pratiques religieuses, suivies de près par les questions de langue.

Évidemment, à Saint-Boniface, on sent l'anglais tout proche. L'auteur a eu la surprise de sa vie, le premier jour où il est entré à l'école : «Now children...». C'est que ce petit Québec se trouve au Manitoba.

C'est presque un cours de civilisation québécoise qu'offre Bergeron. Il a été témoin de toutes sortes de découvertes au cours de sa jeunesse. Il a d'abord découvert les chansons québécoises et françaises que sa mère chantait en s'accom-

pagnant à l'harmonium. Puis ce fut le gramophone, qui simplifiait les choses. Comme par magie, voici qu'on peut, à l'aide du téléphone, rejoindre quelqu'un qui est très loin de nous. Peu après, ce furent les premières voitures qui firent leur apparition. Henri Bergeron suit toutes ces inventions de près et nous montre le changement qui se fait peu à peu dans le pays. Et c'est 1939. La guerre.

Ces souvenirs, c'est une belle fresque d'une famille canadienne-française de l'ouest, issue de deux souches, la québécoise et la française. Et, comme au Québec, cette famille, ce ne sont pas seulement les parents et les enfants, c'est la parenté qui surgit de partout, ce sont les religieux, les religieuses qui vous suivent et vous encouragent, les amis des uns et des autres. Et ce sont les liens d'affection et d'amitié qui unissent tout le monde.

L'auteur arrête son récit au moment de son entrée au petit séminaire de Saint-Boniface. Je parie qu'il voudra continuer sur sa lancée et nous donner un deuxième tome de ses mémoires.

Bergeron raconte d'une façon précise et claire. Il y a dans ces récits de l'ordre et de l'aventure. De nombreuses aventures. Le souci de dire juste et vrai semble l'empêcher de nous préparer à toutes ces aventures, de s'arrêter et de nous dire comme Gabrielle Roy quelque part : «Mais il nous est arrivé une aventure». Alors là, on reste sur notre faim. Il aurait fallu, pour bien encadrer ces souvenirs d'enfance, un peu d'émerveillement.

Malgré tout, c'est un livre que j'aurais voulu écrire parce que les souvenirs qu'on rappelle ici, ce sont aussi les miens et ceux de centaines de milliers de Québécois qui ont vu le jour dans l'arrière-pays du Québec. C'est en somme l'histoire d'une civilisation en marche. Et c'est tellement plus beau quand c'est raconté par un autre! □

Adrien Thério